deindre sur vern
ans les siècles e
découvert et le
la rondeur de la
uples où régna
peinture, de la
ame la méthod
Mais supposon
ic ou à ceux qu
pour bien ensei
ons tout et qui
personne l'a dit
contraire, pou
r moyen n'est

estions oiseuses
astique. Encor
derniers temp
roche aux sci
soi-même d'
urface et dans
depuis que dan
rales de l'ord
méthode qui de
on dans le lan
est de fait qu
ême du langa
abel, et que
le chaos.

divines, scient
enseignée d'un
aux écoles, d
i arriva prim
doctrines ch
et enseignem
us scientifique
eles apprenai
t dans des in
des instructio

n article de
ues, aussitôt

docteurs de l'Église en défendaient la vérité, et par les Écritures saintes, et par la tradition chrétienne, et par la raison même, avec une logique et une dialectique si pressantes, qu'il ne restait à l'erreur aucun moyen d'échapper : nous l'avons vu généralement dans tous les Pères de l'Église, notamment dans Tertullien et dans saint Athanasie. Dès lors quelques-uns commencèrent à présenter en raccourci tout l'ensemble de la doctrine chrétienne, divisé en ses principales vérités, appuyée chacune de ses principales preuves, tirées de l'Écriture et de la tradition. Nous en avons vu une esquisse dans saint Cyprien ; nous en avons vu le travail beaucoup plus avancé dans saint Jean de Damas, qui aux preuves de l'Écriture et de la tradition joint les secours de la philosophie naturelle. Les docteurs du moyen âge, notamment ceux du douzième siècle, n'ont fait que compléter l'œuvre des Pères, auxquels ils ont succédé dans l'enseignement scientifique de la doctrine chrétienne, pour la défendre avec plus d'ensemble et de vigueur contre toutes les ruses et les subtilités de l'hérésie.

L'autorité des docteurs de l'école et l'autorité des Pères de l'Église est ainsi la même. Là où ils sont partagés d'une manière égale, la question reste douteuse ; les raisons seules peuvent faire pencher la balance. Mais, quand sur une question de foi ou de mœurs, ils sont généralement d'accord, c'est une témérité d'aller contre leur sentiment commun. En troisième lieu, contredire le sentiment unanime de tous les théologiens, touchant la foi ou les mœurs, si ce n'est pas une hérésie, c'est en approcher de moins. Telles sont les trois conclusions de Melchior Canus, théologien qui jouit dans toute l'Église d'une grande et juste renommée. Il confirme la troisième par les considérations suivantes. Si, dans une question où ils sont tous d'accord, les théologiens se trompaient, ils exposeraient l'Église même au péril d'errer ; et si Dieu ne découvrait leur erreur, il manquerait au peuple chrétien dans des choses nécessaires : car, depuis trois cents ans, chaque fois que l'Église a condamné des hérésies ou porté des décrets sur la foi et les mœurs, elle s'est grandement aidée du secours des scolastiques. Enfin, le mépris de l'école et la peste des hérésies vont toujours ensemble ¹.

Et de fait, nous verrons Luther et les autres hérétiques du seizième siècle dire pis que pendre contre la théologie scolastique. Nous verrons même certains catholiques plus ou moins équivoques, plus ou moins inconsidérés, se faire plus ou moins les échos de l'hérésie.

¹ « Connexæ sunt ac fuere semper, post natam scholam, scholæ contemptus et sum pestes. » Melchior Canus, *De loc. theolog.*, l. 8, c. 8.